

## Point Hors Ligne

Collection dirigée par Jean-Claude Aguerre

La collection « Point Hors Ligne » explore les questions essentielles à l'avancée du champ psychanalytique. Elle s'attache à tisser les liens entre une élaboration théorique et une pratique au quotidien.

Retrouvez tous les titres parus sur  
**[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)**

# Lettres du symptôme

Erik Porge

DU MÊME AUTEUR

*Des fondements de la clinique psychanalytique,*  
Toulouse, érès, 2008.

*Transmettre la clinique psychanalytique.*  
*Freud, Lacan, aujourd'hui,* Toulouse, érès, 2005.

*Jacques Lacan, un psychanalyste. Parcours d'un enseignement,*  
Toulouse, érès, 2000.

*Freud, Fließ. Mythe et chimère de l'auto-analyse,*  
Paris, Anthropos, Économica, 1996.

*La théorie Bacon-Shakespeare, de Georg Cantor.*  
*Présentation et rassemblement des textes,* GREC, 1996.

*Le moment cartésien de la psychanalyse.*  
*Lacan, Descartes, le sujet,*  
sous la direction de E. Porge et A. Soulez,  
Strasbourg, Arcanes, 1996.

*Vol d'idées ? Wilhelm Fließ, son plagiat et Freud,*  
Paris, Denoël, 1994.

*Le compter trois. Le temps logique de Lacan,*  
Toulouse, érès, 1989.

# Lettres du symptôme

Versions de l'identification

POINT HORS LIGNE

érès  
éditions

Je remercie beaucoup Sophie Auillé, Michel Plon, Dominique Simonney, Simone Wiener, d'avoir relu le manuscrit et de m'avoir fait part de leurs remarques avisées.

Conception de la couverture :  
Anne Hébert  
Illustration :  
Grandville, *Un autre monde*,  
chapitre « Les métamorphoses du sommeil »

Version PDF © Éditions érès 2012  
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-1710-9  
Première édition © Éditions érès 2010  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse  
**www.editions-eres.com**

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.  
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC),  
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris,  
tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

## Table des matières

Introduction.....	7
1. LA SORTIE DU SYMPTÔME HORS DE SON CADRAGE PAR LE NOM DU PÈRE .....	15
Le symptôme est une métaphore, le Nom-du-Père lui aussi .....	15
Le symptôme, retour de la vérité, sans référence au Nom-du-Père .....	19
D'autres repères que la métaphore pour le Nom du père.....	21
2. LE PROBLÈME D'UNE NOMINATION DU RÉEL.....	26
De l'erre .....	27
Comment parler du réel ? Il y a deux réels.....	30
N(h)ommer, dit-il.....	32
3. L'EX-SISTENCE DU NŒUD BORROMÉEN .....	36
L'existence, la consistance, le trou de R, S, I.....	36
La métaphore vient de ce qui fait nœud .....	38
Métaphore venant du nœud borroméen et métaphore qu'est le nœud borroméen.....	40
La question du sens de la nomination .....	41

4. I, S, A (INHIBITION, SYMPTÔME, ANGOISSE)		11. CE QUI FAIT FONCTION SURFACE ET TEMPS,	
DANS <i>RSI</i> .....	43	MARQUEUR DE L'IDENTIFICATION .....	113
Le symptôme, nomination symbolique.....	44	Le texte princeps de 1945.....	113
Le symptôme et le symbolique .....	48	Les trois temps de l'Autre .....	114
Inhibition, symptôme, angoisse .....	52	L'objet hâté.....	116
5. RATAGE ET SUPPLÉANCE .....	55	Un temps deux .....	116
Le ratage.....	56	Le précipité.....	117
L'acte .....	57	12. LA LETTRE DE LA RÉPÉTITION,	
La lettre, l'acte, le ratage .....	58	JONCTION DE L'IDENTIFICATION ET DU SYMPTÔME .....	120
La suppléance .....	60	Bref aperçu de l'évolution de la conception	
6. LA FONCTION ANAGRAMMATIQUE .....	63	de la lettre chez Lacan et exemple du nom propre ...	123
7. COMMENT LE SYMPTÔME S'ÉCRIT .....	70	Le trait unaire a la structure du huit intérieur.....	126
Fautes concernant une même consistance		13. LE RÉEL DE L'IDENTITÉ DE LA LETTRE EST CORRÉLÉ	
d'une chaîne ou d'un nœud borroméen		À LA GÉNÉRALISATION DU SYMPTÔME .....	130
à une, deux ou trois consistances .....	72	Le cas de la métaphore	
Faute entre deux consistances différentes		dite impropre du nœud borroméen .....	134
d'un nœud borroméen.....	75	Le nœud de Pierre Soury qui fait objection .....	134
Conclusions.....	79	Soury revient sur son objection .....	136
8. LE TEXTE SOURCE CHEZ LACAN		La solution du nœud borroméen généralisé.....	138
DE L'IDENTIFICATION AU SYMPTÔME.....	82	Généralisation de la coupure .....	139
Ce qu'elle n'est pas.....	84	Généralisation du symptôme .....	140
9. LA RECONNAISSANCE DE L'IDENTIFICATION		14. QUELQUES INCIDENCES CLINIQUES SUPPLÉMENTAIRES	
AU SYMPTÔME.....	87	EN RELATION AVEC L'IDENTIFICATION AU SYMPTÔME .....	143
Ce qu'on connaît.....	87	Les demandes dans la psychanalyse	
Faire avec son image. La moitié de sujet .....	90	avec les enfants .....	143
Connaissance, méconnaissance, déconnaissance,		Schéma des deux axes .....	147
reconnaissance .....	95	15. LES VERSIONS DE LA FIN DE L'ANALYSE	
10. L'IDENTIFICATION COMME TRANSFORMATION.		AVANT 1976.....	150
LA FONCTION TEMPS.....	100	Autour du stade du miroir. Le « Tu es cela » .....	150
Transformations de l'identification .....	101	En 1953, avec le Discours de Rome.	
Remaniement de l'espace et du temps		L'être pour la mort.....	155
en psychanalyse.....	104	En 1964, avec <i>Les quatre concepts fondamentaux</i>	
		<i>de la psychanalyse</i> . L'identification au désir .....	156
		En 1967, avec la passe. La destitution subjective ...	158
		Les dernières versions.....	159

16. LE LIEN DU DISPOSITIF DE PASSE À UNE ÉCOLE	
DE PSYCHANALYSE.....	162
Sortir de la confusion dispositif-école,	
après celle entre cure et dispositif.....	163
Trois lieux, trois temps .....	167
Descriptif.....	170
De la ternarité du dispositif.....	172
Souplesse du lien entre le dispositif et l'école.....	173
La qualité de membre de l'école et l'AE.....	175
Redoublement de la nomination .....	177
Le lien de coupure du passage du dispositif	
à l'école.....	179

## Introduction

Qu'en est-il aujourd'hui du repérage du symptôme en psychanalyse? Même si elle a gardé le mot «symptôme», la psychanalyse a changé la signification et la fonction (fonction de compromis au regard d'une signification sexuelle) que la médecine et la psychiatrie en proposent. Cependant, depuis les pas inauguraux de Freud jusqu'aux derniers de Lacan, l'abord du symptôme en psychanalyse n'est pas resté immuable. On ne saurait affirmer trop vite qu'on a affaire à de nouveaux symptômes car on ne peut séparer l'objectivation de symptômes de l'ensemble des coordonnées subjectives et des moyens employés pour les désigner, moyens qu'on ne peut passer sous silence pour cette objectivation même.

Les derniers séminaires de Lacan – *Le sinthome* (1976) en particulier, avec le cas de Joyce – ont été propices à redonner au symptôme une portée nouvelle et à le remettre au centre des préoccupations et des recherches des analystes. Cependant, l'éventail des lectures qui en est fait est assez large et il n'est pas toujours facile de s'y retrouver.

La promotion dont il fait l'objet a parfois elle-même quelque chose de symptomatique. Symptomatique d'un certain état de la lecture et de la transmission de l'enseignement de Lacan. Il y a une difficulté aujourd'hui à cerner dans des débats les points cruciaux des interprétations que l'on fait du symptôme. La variété de celles-ci n'est pas sans rapport avec ce qu'il s'agit de cerner.

Or, les résistances à la compréhension ne sont en général pas bien considérées, d'autant que le malaise de la civilisation ne s'arrête pas aux portes de la psychanalyse. L'idéologie utilitaire, du résultat rapide, de la compréhension facile, du gain de satisfaction sans perte, infiltre les esprits. Ce d'autant plus que les conditions de vie soumises au profit, à la rentabilité, à l'exploitation mercantile, sont éprouvantes et que les individus ont moins de temps et de force à consacrer à la vie intellectuelle, qui n'est pas valorisée comme telle. Lacan dénonçait déjà en son temps l'anti-intellectualisme dont se réclamaient ses adversaires. Aujourd'hui<sup>1</sup>, il n'est pas excessif d'évoquer un anti-intellectualisme d'État. Lire *La Princesse de Clèves* devient sujet de raillerie au plus haut niveau de celui-ci. Nous ne pouvons ici nous empêcher de rappeler ce que disait Lacan en 1951 à propos de l'observation de Dora par Freud : « À l'endroit de Dora, sa participation personnelle dans l'intérêt qu'elle lui inspire est avouée en maints endroits de l'observation. À vrai dire, elle la fait vibrer d'un frémissement qui, franchissant les digressions théoriques, hausse ce texte, entre les monographies psychopathologiques qui constituent un genre de notre littérature, au ton d'une Princesse de Clèves en proie à un bâillon infernal<sup>2</sup>. »

En succombant à l'attrait de la psychologie du vécu clinique, des vignettes illustratives, de l'adaptation aux idéaux sociaux, de la judiciarisation de la pratique, en réduisant la psychanalyse à une branche de la psychothérapie, en n'ayant plus le souci de leur vocabulaire, les analystes se bâillonnent eux-mêmes. Où sont les voix de la poésie et de sa proche parente la mathématique? Lacan ne s'identifiait pas au poète mais au poème. « Je ne suis pas un poète mais un poème<sup>3</sup>. » Ovide, dans son exil, ne disait pas autre chose : « Je suis le livre d'un exilé<sup>4</sup>. » Par certains côtés, l'analyste est aussi le poème d'un exilé, et comme Ovide de la poésie, il pourrait dire de la psychanalyse :

1. En 2010.

2. J. Lacan, « Intervention sur le transfert » (1951), *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 223.

3. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI » (1976), *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 572.

4. Ovide, *Tristes Pontiques*, trad. Marie Darrieussecq, Paris, POL, 2008, p. 87.

« La poésie est dangereuse  
Toute la poésie  
La poésie, c'est le crime  
Pourtant elle n'est pas criminelle<sup>5</sup>. »

L'arme du crime de la poésie, de la mathématique, de la psychanalyse, c'est le symbole, meurtre de la chose.

Et à cet égard, oui, une impasse sur la mathématisation de la psychanalyse qu'a tentée Lacan notamment avec la topologie, est symptomatique de l'état de transmission de son enseignement aujourd'hui.

Il en résulte notamment que le renouvellement de la signification du symptôme qu'apportent les derniers séminaires de Lacan reste en grande partie méconnu, car recouvert par des commentaires qui font trop de courts-circuits. Ce renouvellement se produit à un certain moment du parcours analytique de Lacan et il est inséparable d'une élaboration topologique. L'accès est compliqué certes, en raison de la difficulté propre de son objet mais aussi de celle de la lecture de séminaires plus ou moins bien établis et disponibles. Il faut aussi tenir compte des temps de l'évolution de ce parcours avec ses allers-retours, ses digressions, ses impasses, ses anticipations... Dans ce cas, vouloir tout comprendre trop vite ne fait guère progresser.

Il est important de s'atteler à la tâche d'élucidation de la signification du symptôme car, comme pour Freud en 1920 en ce qui concerne la limitation de la remémoration par la répétition, il arrive un moment pour nous où l'analyse bute sur la limite de jouissance du sens délivré par le déchiffrement de celui-ci.

Nous avons donc voulu prendre le *temps de comprendre* ce qui a amené Lacan à un nouvel abord du symptôme. Un nouvel abord qui lui a fait parler d'une *identification au symptôme en fin d'analyse*. L'expression est hautement énigmatique. Elle associe deux termes qui n'ont en général pas l'habitude de l'être, identification et symptôme<sup>6</sup>, et selon un mouve-

5. *Ibid.*, p. 75.

6. Freud les associe toutefois dans son chapitre « L'identification », *Psychologie des foules et analyse du moi*, Paris, Payot, 1981. Il parle à ce propos d'une identification par le symptôme en cas d'identité de symptôme entre deux personnes.

ment apparemment contraire à celui que l'on attendrait, à savoir une réduction des symptômes en fin d'analyse. Comment Lacan en est-il arrivé là? Que signifie pour nous cette expression?

Au commencement est la métaphore. En 1957, Lacan énonce: «Le symptôme *est* une métaphore», et cela lui est commun avec la métaphore paternelle. Mais à partir des années 1960, on assiste à un décrochage de la problématique du symptôme et de celle du Nom du père. Le symptôme prend une signification de retour de la vérité au regard de ce que le savoir rejette, et d'autres repères, telle la jouissance, voient le jour. La métaphore n'est plus la seule façon de représenter la fonction du Nom du père et elle étend son domaine jusqu'à la problématique du sujet, aux confins de l'amour.

En 1972, la trouvaille du nœud borroméen vient, selon ses propres termes, comme une «bague au doigt» de Lacan pour lui permettre de formaliser de façon plus adaptée ce qu'il en est du désir, de l'objet *a*, des rapports entre réel, symbolique et imaginaire. Mais si le nœud borroméen résout des questions en suspens il en ouvre d'autres. Notamment celle-ci: comment concilier la nomination d'un de ses ronds comme réel, ce qui lui donne du sens, avec le fait que le réel, identifié à la triplicité même du nœud borroméen, se définit comme hors sens? «Quelle est l'erre de la métaphore?» demande Lacan au début de son séminaire *RSI* en 1974. La métaphore avait permis de résoudre la question du symptôme et maintenant c'est elle qui pose question. Il ne faudra pas moins à Lacan de toute l'année de ce séminaire *RSI* pour trouver une réponse à la question qui s'impose à lui du fait même de sa trouvaille. Cette réponse est celle de l'adjonction d'une consistance incarnant la dimension de la nomination comme telle au nœud borroméen à trois pour former un nœud borroméen à quatre. Le réel s'en trouve dédoublé entre celui du nom d'un rond et celui du nœud. Les couplages de cette dimension de nomination avec celles de l'imaginaire, du symbolique ou du réel rendent compte pour le sujet respectivement de l'inhibition, du symptôme et de

l'angoisse, les trois termes déjà réunis par Freud, après sa deuxième topique. Telle est donc la nouvelle définition du symptôme à partir de laquelle Lacan en refonde la signification et la fonction: elle est nomination symbolique, dimension de nomination couplée à une dimension symbolique, nouée au réel tel que le nœud borroméen peut l'appréhender. Simultanément – et c'est à souligner – la triade freudienne, inhibition, symptôme, angoisse, est réactivée.

Cette refondation a de multiples conséquences. Elle change le paradigme du symptôme qui n'est plus celui de la substitution signifiante d'où peut surgir la métaphore mais bien ce qui fait limite à celle-ci dans le jeu des équivalences entre les dimensions. L'erre de la métaphore devient l'R du réel de la métaphore. Cela ouvre du coup le champ de la dialectique du ratage et de la suppléance, avec la difficulté de les distinguer, dans lequel le symptôme évolue. Lacan reprend à son compte l'importance de la notion de ratage chez Freud pour en faire le corrélat de l'acte et pas seulement l'acte symptomatique (l'acte manqué), mais aussi de l'acte analytique.

Le symptôme, mais aussi l'inhibition et l'angoisse sont des fonctions nommantes (plus que nommées) dont les coordonnées impliquent un réel en jeu. En particulier le réel du non-rapport sexuel, dont Lacan tente de cerner un bout avec le nœud borroméen. Celui-ci, avec ses changements de dessus dessous dans les mises à plat, en constitue une sorte de grammaire. À ce titre, notamment, le nœud borroméen constitue bien une écriture. Le sinthome serait à cet égard la mise en évidence du rapport de lettre à lettre dans lequel le sujet est coincé.

C'est dans cet élan que va surgir, en 1976, dans le séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, la formulation d'une identification au symptôme en fin d'analyse. Les indications que Lacan fournit pour la caractériser sont brèves et relativement laconiques: «Savoir faire avec ce symptôme, savoir le débrouiller, savoir le manipuler, savoir ça a quelque chose qui correspond avec ce que l'homme fait avec son image.»

Ces indications sont bien sûr à exploiter et à déplier, mais elles restent trop parcellaires pour qu'on puisse faire l'économie de l'étude de l'évolution de la notion de symptôme et de la façon dont elle rencontre et croise celle de l'identification. Dès le *Stade du miroir*, celle-ci a été présentée comme *transformation*, chose difficile par définition à saisir (conceptualiser) mais dont la prise au sérieux par le mathématicien Félix Klein a permis l'essor de la topologie. Elle implique particulièrement de prendre en ligne de compte les temps. Non pas un temps à une dimension, univoque, mesurable, qui s'autoriserait d'un imaginaire de la physique, pour laquelle c'est plus compliqué, mais d'une fonction temps qui emprunte à plusieurs champs et pour laquelle la psychanalyse invente les coordonnées qui lui conviennent afin de ne pas « bâillonner » son objet, en particulier le laps (le temps du lapsus) de l'inconscient, le *fading* du sujet.

L'existence de l'inconscient et du sujet remanie nos rapports à l'espace et c'est ce dont la topologie témoigne. Le *parlêtre* est un être topologique, trop à l'étroit dans l'espace géométrique (d'où l'inhibition).

« L'espace n'est pas intuitif, il est mathématicien. » C'est en fonction des nœuds que nous pensons l'espace. Avec ceux-ci, Lacan substitue une « mathématique du *coinceage* » à celle de la scie qui est celle de la géométrie<sup>7</sup>.

En tant que *parlêtre*, l'individu n'occupe pas trois dimensions cartésiennes de l'espace mais trois dit-mensions, le symbolique, l'imaginaire, le réel, qui ne sont pas à confondre avec les dimensions. Le nœud borroméen n'est pas inscrit dans un espace où l'enveloppant enveloppe l'enveloppé. Dans le nœud borroméen, le cercle enveloppant est enveloppé par celui qu'il enveloppe.

La mathématique nodale du *coinceage*, du tiraillement, implique le temps.

C'est en fonction des nœuds que nous pensons le psychisme et non pas l'inverse, tant il est vrai que, comme l'écrivait Freud à la fin de sa vie, « La psyché est étendue, je ne sais

7. J. Lacan, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 120-122.

rien là-dessus<sup>8</sup> ». Comme le dit Jean-Pierre Cléro, philosophe des sciences et bon connaisseur de Lacan, « la spatialité du psychique est l'un des fils conducteurs les plus originaux de l'œuvre de Freud et l'un de ceux qu'il a le plus contribué à tisser inlassablement<sup>9</sup> ». La topologie conjugue la spatialité du psychisme et la fonction temps. L'homme pense avec son corps, dont l'image lui est venue de l'extérieur. L'architecture transparente d'aujourd'hui peut être interprétée comme quête de son image dans le miroir. Le désarroi qu'il peut éprouver parfois dans les « grands ensembles » lui donne aussi l'occasion de retrouver sa singularité dans le pas de côté d'une forme de suspens<sup>10</sup>.

On comprend dès lors que Lacan se soit posé la question *pour la psychanalyse* (c'est depuis longtemps le cas en physique) de ce qui fait surface et temps du même coup. Pour y répondre, on peut s'appuyer sur les différentes versions du temps logique qu'il remet en chantier chaque fois qu'il y revient. Cela permet de mieux approcher la nature de la transformation dans l'identification au symptôme, une identification ne comportant aucune identité de nature, mais une identité de la nature d'un précipité, dans les deux sens du terme.

Ce précipité a pour nom *la lettre*. L'étude de l'évolution parallèle des notions de symptôme et d'identification chez Lacan montre qu'elles se croisent au moins sur un point (triple) qui est celui de la lettre. Plus précisément en tant que c'est elle qui constitue la syntaxe de l'implacable automatisme de répétition (*Wiederholungszwang*), qui traverse les générations à l'insu ou la méconnaissance des protagonistes jusqu'à ce que parfois ils l'identifient.

D'abord peu différenciée du signifiant, la lettre finit par s'en distinguer nettement. On le voit par exemple au cours du

8. S. Freud, « Résultats, idées, problèmes » (1938), *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, PUF, 1985. Traduction rectifiée car en allemand c'est : « *Psyche ist ausgedehnt, weiss nichts davon* » (GWXVII, p. 152).

9. Jean-Pierre Cléro, *Les raisons de la fiction. Les philosophes et les mathématiques*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 300.

10. Cf. sur ce sujet les réflexions de Michel Houellebecq, « Approches du désarroi », *Interventions 2*, Paris, Flammarion, 2008.



séminaire *L'identification*, en 1962, en ce qui concerne le trait unaire. Dans la ligne de traits que Lacan découvre sur un os de cervidé préhistorique, le trait unaire vaut à la fois comme lettre et comme signifiant. La distinction ne se fait qu'à la fin du séminaire quand c'est à la double boucle en huit intérieur, trait de coupure engendrant une surface, que revient la fonction de représenter le trait unaire. Lacan peut alors rattacher la lettre au réel: «Il n'y a nul moyen de faire apparaître le même sinon du côté du réel.» Le réel de la coupure qui se recoupe (celle du huit intérieur) permet de distinguer le trait unaire comme signifiant non identique à soi-même du trait unaire comme lettre bord de réel.

L'autonomie qu'acquiert la lettre à l'égard du signifiant, qui ne fait que s'accroître avec l'écriture borroméenne et qui détermine l'identification et la répétition du symptôme, pose la question de savoir si Lacan respecte l'identité de la lettre à elle-même, dogme quasiment sacré en logique. À notre avis, l'identification au symptôme porte cette question. Elle élève l'identité à une puissance seconde. Elle fait de l'identité déterminée par le rapport de lettre à lettre, une sorte de symptôme, et c'est peut-être cela le *sinthome*?

Le nœud borroméen que Lacan a appelé généralisé, qui résulte de la mise en continuité de deux consistances d'un nœud borroméen à quatre, contient, nous semble-t-il, un certain nombre d'éléments de réponse à cette interrogation, et pourrait alors être considéré comme généralisant la question du symptôme, c'est-à-dire traitant à la fois du symptôme, de l'inhibition et de l'angoisse.

Les retombées cliniques de notre lecture concerneront d'autres domaines, en particulier celui des demandes en psychanalyse avec les enfants. D'autre part, la position de l'analyste comme moitié de symptôme concerne non seulement l'analyse en intension (la cure) mais aussi l'analyse en extension, surtout pour l'analyste qui fait partie d'une association faisant fonctionner la passe avec nomination. Si l'identification au symptôme vient borner la fin d'analyse, quelle place occupe-t-elle dans le passage de l'analysant à l'analyste?

## 1

## La sortie du symptôme hors de son cadrage par le Nom du père

De 1957 à 1975, la notion de symptôme change de paradigme. Elle passe d'une logique de substitution de signifiants dans la métaphore à une logique de l'insubstituable avec la topologie des nœuds. Cette transformation procède par étapes, mais le tournant décisif a lieu en 1975 dans le séminaire *RSI*, quand s'impose à Lacan la question issue de sa trouvaille borroméenne: «Quelle est l'erre de la métaphore?» La réponse qu'il fournit à cette question entraîne un nouveau positionnement du symptôme.

Nous allons essayer de reconstituer ce parcours, en commençant par quelques moments qui précèdent celui décisif de 1975.

LE SYMPTÔME EST UNE MÉTAPHORE,  
LE NOM-DU-PÈRE LUI AUSSI

En 1957, dans «L'instance de la lettre dans l'inconscient», Lacan affirme que le symptôme *est* une métaphore et que ce n'est pas une métaphore de le dire, de même que le désir *est* une métonymie. Cela veut dire que le symptôme, au sens analytique, se détermine par le mécanisme à double

détente de la métaphore « où la chair ou bien la fonction sont prises comme élément signifiant<sup>1</sup> ».

Dans « La métaphore du sujet » (1960), que Lacan considère comme une « annexe » de « L'instance de la lettre dans l'inconscient », Lacan écrit une formule de la métaphore<sup>2</sup>.

$$\frac{S}{S_1} \cdot \frac{S_2}{x} \rightarrow S \left( \frac{1}{s} \right)$$

La formule donne la structure logique de la métaphore. Celle-ci est « l'effet de signification qui est de poésie ou de création » qui se produit à partir d'une opération de « substitution d'un signifiant à un autre dans une chaîne, sans que rien de naturel le prédestine à cette fonction de phore<sup>3</sup> ». La condition de réussite est l'élimination d'un des signifiants substitués (S')<sup>4</sup>. La métaphore ne comporte pas vraiment quatre termes logiques, comme le soutenait Ch. Perelman<sup>5</sup>, mais « trois contre un », trois signifiants et un signifié : « Il y a bien, si l'on veut, quatre termes dans la métaphore mais leur hétérogénéité passe par une ligne de partage : trois contre un, et se distingue d'être celle du signifiant au signifié<sup>6</sup>. »

La substitution laisse subsister dans la chaîne un reste qui glisse et échappe. La métaphore s'accompagne de métonymie, comme Lacan l'a démontré à propos du *Witz* « famillionnaire » avec ses deux versants, celui de création poétique et celui de fabrique de déchets métonymiques refoulés qui rayonnent<sup>7</sup>.

La substitution n'est pas par elle-même une métaphore mais elle la rend possible et l'induit. C'est dans la substitution que gît la force d'engendrement de la métaphore<sup>8</sup>.

1. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 518 et 528.

2. *Ibid.*, p. 890.

3. *Ibid.*, p. 515 et 890.

4. *Ibid.*, p. 557.

5. Ch. Perelman, *Traité de l'argumentation*, t. II, Paris, PUF, 1958 ; Ch. Perelman, L. Olbrechts-Tyteca, *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, Éditions de l'université de Bruxelles, diffusion Vrin, 1970.

6. *Ibid.*, p. 890.

7. J. Lacan, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 44.

8. *Ibid.*, p. 31, 39, 41.

Lacan écrit son texte « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » la même année que « L'instance de la lettre ». Il définit alors la fonction paternelle comme métaphore et reprend la formule générale de la métaphore pour l'appeler en l'occurrence *métaphore paternelle*.

La métaphore du Nom-du-Père est « la métaphore qui substitue ce nom à la place premièrement symbolisée par l'opération de l'absence de la mère<sup>9</sup> ».

$$\frac{\text{Nom-du-Père}}{\text{Désir de la Mère}} \cdot \frac{\text{Désir de la Mère}}{\text{Signifié au sujet}} \rightarrow \text{Nom-du-Père} \left( \frac{A}{\text{Phallus}} \right)$$

La métaphore du Nom-du-Père s'inscrit dans une période de l'enseignement de Lacan marquée par la prééminence du symbolique sur le réel et l'imaginaire, prééminence qu'elle scelle. La formule de la métaphore paternelle établit un lien privilégié entre la métaphore (opération symbolique par excellence) et le Nom-du-Père. Le père est une métaphore, dit Lacan, car c'est la métaphore du Nom-du-Père qui le constitue. Pour illustrer cette identification il s'appuie, dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient », sur sa lecture du poème de Victor Hugo « Booz endormi » et sur la phrase : « Sa gerbe n'était point avare ni haineuse. » Il fait remarquer que le signifiant « gerbe<sup>10</sup> », porteur d'une notion de fécondité, avec sa connotation voilée phallique<sup>11</sup>, est substitué dans le poème à la place où l'on attendrait le nom propre Booz. La substitution se fait entre deux mots (gerbe et Booz) mais il faut quatre termes (ou trois contre un) pour faire fonctionner la logique de la métaphore (non réductible à la substitution). Dans cette substitution, il ne s'agit pas de comparaison mais bien d'*identification*, et c'est ce qui fait le ressort de la métaphore. Par là, le poème métaphorise la paternité à venir, tardive de Booz (dont il semblait être « forclos », dit Lacan), et il fait plus : il noue la métaphore de

9. *Ibid.*, p. 557.

10. Un mot que Victor Hugo a repris par ailleurs de façon significative, cf. Erik Porge, *Transmettre la clinique psychanalytique. Freud, Lacan aujourd'hui*, Toulouse, érès, 2005, p. 67.

11. Booz n'est-il pas d'ailleurs l'anacyclique de zob ?

la paternité à la paternité comme métaphore (dans la mesure où la métaphore est un engendrement de sens nouveau). Dans cette sorte de nouage, le signifiant phallique s'accroche au Nom-du-Père. En accédant à sa fonction métaphorique, le signifiant père se dote d'un supplément de signification sexuelle, phallique, et inversement le phallus accède à une signification symbolique, voire advient comme signification (*Bedeutung*). C'est ce que transcrit la lecture synchronique de la formule de la métaphore paternelle.

La fonction paternelle et le symptôme ont donc ceci de commun, dès 1957, que tous deux sont des métaphores. La tentation pourrait être grande d'en conclure que le Nom-du-Père est un symptôme. Cela n'a pas été fait à l'époque, et avec raison. Il est curieux cependant que ceux qui aujourd'hui font ce pas ne se réclament pas des textes de 1957.

La communauté de formule entre symptôme et Nom-du-Père est néanmoins prémonitoire d'une question sur la limite à la substitution de signifiants, question que l'on retrouvera portée par celle de l'erre de la métaphore.

La métaphore paternelle, qu'on peut considérer comme la plus aboutie car déterminant la possibilité d'autres métaphores, se pose comme réponse à une question, celle du déclenchement de la psychose. « Pour que la psychose se déclenche, il faut que le Nom-du-Père, *verworfen*, forclos, c'est-à-dire jamais venu à la place de l'Autre, y soit appelé en opposition symbolique au sujet<sup>12</sup>. » La métaphore paternelle constitue alors une solution qui, par elle-même, n'ouvre pas à la question sur l'erre de la métaphore. Parce que précisément elle constitue la métaphore comme une limite, limite à la forclusion du Nom-du-Père. Cette métaphore constitue en elle-même une limite, celle mise au réel de ce qui est forclos, une limite donc entre le réel et le symbolique. La métaphore venant comme limite, la question de la limite de la métaphore, de la limite de la limite, pourrait-on dire, n'a pas, à cette époque, les moyens de se poser. Elle n'apparaît que dans l'après-coup des avancées de 1975.

12. J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 577.

LE SYMPTÔME, RETOUR DE LA VÉRITÉ,  
SANS RÉFÉRENCE AU NOM-DU-PÈRE

À partir des années 1960, on va assister à un décrochage de la problématique du symptôme et de celle du Nom du père<sup>13</sup>. Non pas qu'elles n'aient plus rien à voir, car elles continuent chacune de se croiser, et dans une certaine mesure la métaphore peut encore être considérée comme un commun dénominateur restreint, mais les problématiques évoluent aussi pour leur propre compte. D'un côté, la métaphore se rapproche de la question du sujet avec le titre évocateur de « métaphore du sujet », et c'est précisément en 1961, dans le séminaire *L'identification*, que Lacan parvient à sa définition canonique du sujet comme représenté par un signifiant pour un autre signifiant. D'un autre côté, le Nom du père est réinterrogé en fonction de son voisinage avec les questions autour du nom propre et du nom de Dieu. L'éventualité d'une pluralité de noms du père est évoquée dans le titre de la séance unique du 20 décembre 1963 du séminaire *Les noms du père*.

En 1965, dans le séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, on assiste à une sorte d'infléchissement de la problématique du symptôme. Il prend une dimension nouvelle en fonction d'une structure moebienne dont les termes sont le *sujet*, la *vérité*, le *savoir*, le *sexuel* :

13. Pour marquer ce décrochage, nous modifions l'orthographe de Nom-du-Père en Nom du père. Nous avons déjà relevé dans *Transmettre la clinique psychanalytique* une semblable mise à distance du Nom du père dans l'interprétation que Lacan fait du schéma freudien de la foule en ne rapportant pas l'idéal du moi au père mais au trait unaire et en remplaçant les deux objets par l'objet *a* de son invention.



Figure 1. Bande de Möbius dont les pliures sont le savoir, le sujet, le sexe ; la vérité (Wahrheit), le sens (Sinn) et le symptôme (Zwang, la contrainte obsessionnelle) font la continuité de l'envers et de l'endroit ; la division du sujet (Entzweiung) est au niveau du symptôme.

Cette dimension est celle qui représente « le retour de la vérité comme tel dans la faille d'un savoir<sup>14</sup> ». « Le symptôme est vérité », affirme Lacan. D'une certaine façon, cela anticipe qu'il y aura de l'irréductible dans le symptôme, car la vérité ne saurait toute se dire. Dans « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse<sup>15</sup> », Lacan explique pourquoi ce retour s'articule à la division du savoir et de la vérité qui est celle du sujet de la science. En remettant à Dieu la charge de garantir la vérité ultime du savoir, « Descartes inaugure les bases de départ d'une science dans laquelle Dieu n'a rien à voir ». En posant que les vérités éternelles dépendent du vouloir de Dieu, figure de sujet supposé savoir, la science peut progresser comme accumulation de savoir sans s'encombrer de ses fondements de vérité. Il y a forclusion de la vérité comme cause. De ce fait, il y a retour de ce qui est rejeté, retour de la vérité séparée du savoir. C'est aussi ce que Marx découvre, se séparant en cela de la notion hégélienne de savoir absolu<sup>16</sup>.

14. J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 234.

15. J. Lacan, « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse », 9 juin 1965, inédit.

16. Cf. P. Bruno, *Lacan passeur de Marx. L'invention du symptôme*, Toulouse, érès, 2010. C'est pourquoi aussi Lacan attribue à Marx d'avoir « inventé » le symptôme.

Mais la vérité ne fait pas retour comme simple affrontement du sujet à la vérité du savoir, ou comme affrontement au sujet supposé savoir, elle fait retour avec le sexuel.

La vérité du *cogito* est une vérité du *cogito* comme parole, instituant le sujet dans le *fading* entre le « je pense » et le « je suis ». La certitude qui en provient s'efface derrière la transformation en savoir de ce point d'évanouissement, savoir du sujet comme « chose pensante », garanti par Dieu. Pour le sujet divisé, sans la garantie de Dieu, la certitude « prend son gîte dans le pur défaut du sexe ». Il y a un troisième partenaire pour le sujet dans son jeu où il est divisé entre savoir et vérité, « troisième joueur qui s'appelle la réalité de la différence sexuelle ». À ce troisième pôle, il y a non pas un manque à savoir mais un interdit de savoir, tout ressort d'un « on ne veut rien en savoir ». Ce troisième pôle fait retour dans le symptôme ou plus exactement dans le réel sexuel de la jouissance propre au symptôme. Le symptôme prend la signification d'un retour de ce qui a été exclu dans l'interprétation cartésienne du *cogito*. Le *cogito* de Descartes a rendu possible la psychanalyse par ce qu'il a exclu.

Avec le changement de point de vue de Lacan, la matérialité du symptôme reste celle du signifiant et de ses lois de composition, mais celle-ci ne suffit pas à définir le symptôme dont pour la première fois apparaît la dimension topologique, nécessaire à préciser pour la place irréprésentable du sujet comme coupure. Celle-ci représente un *retour* (d'une place de vérité) dans une *faille* (les termes d'un savoir). Ce retour d'un réel du sexe préfigure ce que Lacan énoncera comme non-rapport sexuel. Retour dans la faille qui annonce aussi le vocabulaire de la suppléance dans le nœud borroméen.

D'AUTRES REPÈRES QUE LA MÉTAPHORE  
POUR LE NOM DU PÈRE

En 1969 et 1970, vient l'écriture des mathèmes des quatre discours. Celle-ci va contribuer à déplacer encore plus

le problème du symptôme et le lien qu'il entretient *via* la métaphore avec le Nom du père.

En désignant comme « champ lacanien » « le champ de la jouissance<sup>17</sup> », Lacan donne à celle-ci une fonction incontournable<sup>18</sup>. Dans la première écriture des quatre discours, la jouissance constitue une « barrière » entre les places de la production et de la vérité occupables par l'une des quatre lettres \$, *a*,  $S_1$ ,  $S_2$ <sup>19</sup>.

Le terme de jouissance était déjà apparu dans l'enseignement de Lacan, dès les *Formations de l'inconscient*, mais il n'était pas constitué en élément structural, notamment pour le symptôme, sans qu'on sache bien d'ailleurs s'il existe une jouissance spécifique au symptôme ou si celle-ci est incluse dans d'autres variétés de jouissance nommées par Lacan : jouissance phallique, jouissance de l'Autre, jouissance du sens... L'objet *a* qui jusqu'alors se cernait entre désir et demande est renommé *plus de jouir* sur le modèle de la plus-value de Marx.

Signalons enfin que dans les quatre discours le Nom du père déchoit d'une place en surplomb car il est réduit à la production d'un signifiant maître,  $S_1$ , dans le discours analytique.

En 1971, la suprématie de la métaphore en rapport avec le Nom du père subit un accroc supplémentaire de taille et le symptôme en est indirectement concerné.

C'est au niveau de la solidarité du lien entre Nom-du-Père et phallus, telles qu'elles apparaissent dans la formule de la métaphore paternelle, que se produit l'entame. Le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, en 1971, en représente un moment significatif. Un premier décrochage du phallus par rapport au Nom-du-Père se manifeste dans

17. J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 93.

18. Cf. l'ouvrage qui fait le point sur la question : sous la direction de Jean-Marie Jadin et Marcel Ritter, *La jouissance au fil de l'enseignement de Lacan*, Toulouse, érès, 2009.

19. J. Lacan, « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 445. Chaque discours s'organise autour de la disjonction du terme de sa production à celui de sa vérité.

l'apparition d'une fonction père qui n'entre pas dans le cadre de la métaphore paternelle proprement dite, lui faisant sinon objection, du moins exception. « Ce qui est nommé père, le Nom du père, si c'est un nom qui lui a une efficacité, c'est précisément parce que *quelqu'un se lève pour répondre*. Sous l'angle de ce qui se passait pour la détermination psychotique de Schreber, c'est en tant que *signifiant capable de donner un sens au désir de la mère* qu'à juste titre je pouvais situer le Nom-du-Père. Mais au niveau de ce dont il s'agit quand c'est disons l'hystérique qui l'appelle ce dont il s'agit c'est que *quelqu'un parle*<sup>20</sup>. » [L'italique est de moi.]

Partant de l'hystérie, Lacan distingue pour la première fois dans le Nom du père une fonction « appel à parler » d'une fonction proprement métaphorique, qu'il réserve à la détermination psychotique. Dans le cas de cette nouvelle fonction, l'efficacité du Nom du père se sépare de la signification phallique et s'y oppose même, puisque le phallus ne répond pas et que le Nom du père est appel à parler. Le père appelé à parler est une anticipation du père nommant. Le père parlant, et plus tard nommant, n'est pas le père nommé (par la mère) de la métaphore, il n'est pas fonction métaphorique.

Avec ce nouveau versant du Nom du père, la consistance Nom du père-phallus est entamée. La fonction de nomination acquiert une certaine autonomie au regard de la métaphore paternelle. En tout cas elle se distingue de la désignation (*Bedeutung*) qui, elle, se rattache au phallus.

Du coup, pour la première fois, peut s'ébaucher une question sur les limites de la métaphore, qui renverse la réponse de la métaphore comme limite. Le Nom du père ne s'inscrit pas tout dans la métaphore paternelle. Est-ce que pour autant il ne s'inscrit plus du tout dans la métaphore ? Sans doute non car, simultanément, Lacan réfère la métaphore à l'ensemble du champ du langage. « C'est tout de même curieux que les linguistes ne voient pas que tout usage

20. J. Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* (16 juin 1971), Paris, Le Seuil, 2006, p. 170-172. Transcription personnelle.

du langage, quel qu'il soit, se déplace dans la métaphore, qu'il n'y a de langage que métaphorique. [...] Toute désignation est métaphorique, elle ne peut se faire que par l'intermédiaire d'autre chose [...]. C'est pour cette raison que le référent est toujours réel, parce qu'il est impossible à désigner<sup>21</sup>. »

Il y a une sorte de généralisation et de laïcisation de la métaphore à l'ensemble du langage, qui pose la question de ses limites. Celles-ci sont aussi celles de l'amour : « L'amour est enfant de Bohême, Il n'a jamais, jamais connu de loi... », chante Carmen : et pourtant...

Le beau roman de l'écrivain chilien Antonio Skärmeta, *Une ardente patience*<sup>22</sup>, dont un film, *Le facteur*, a été tiré, décline les variations de la métaphore de l'amour et son extension : des métaphores pour séduire d'abord et quand elles se tarissent vient la métaphore de l'amour avec l'héroïne, Beatriz. Le monde devient alors une métaphore, ce qui du coup fait perdre à l'amour en tant que tel sa particularité comme métaphore.

Rappelons que, même si c'est pour y renoncer ensuite, c'est avec la métaphore que Lacan aborde la question de l'amour dans son séminaire *Le transfert*, en tant qu'il substitue l'*erastes* à l'*eromenon*. En 1972, la première apparition du nœud borroméen sera elle-même liée à l'amour, selon une nouvelle approche de celui-ci, puisqu'il sert alors de support aux énoncés de la lettre d'amour : « Je te demande, de refuser, ce que je t'offre, parce que c'est pas ça », d'un amour que Lacan écrit alors *l'a-mur*<sup>23</sup>.

Si le Nom du père n'est pas tout métaphore, il en est de même du symptôme qui doit être envisagé comme pas tout lié à une substitution de signifiants. En lien sans doute avec une part de jouissance pas-toute phallique et à la rencontre de

la langue avec le corps, ce que Lacan appelle *lalangue*. Un réel échappe à la métaphore et s'appréhende pour le sujet comme un retour de ce qui est exclu du savoir sur lui-même. Mais si la métaphore et donc le symptôme faisaient limite symbolique au réel forclus, comment traiter du réel qui s'introduit dans la limite ?

21. *Ibid.*, p. 45-46.

22. Antonio Skärmeta, *Une ardente patience*, Paris, Le Seuil, 1987.

23. Au moment de terminer ce livre, nous avons pris connaissance de celui de Jean Allouch, *L'amour Lacan*, Paris, Epel, 2009, qui recense de façon critique l'évolution, principalement dans ses séminaires, des variations des interprétations de l'amour chez Lacan, comme les pièces d'un puzzle dessinant une sorte de nouvelle figure de l'amour appelée « l'amour Lacan ».

du langage, quel qu'il soit, se déplace dans la métaphore, qu'il n'y a de langage que métaphorique. [...] Toute désignation est métaphorique, elle ne peut se faire que par l'intermédiaire d'autre chose [...]. C'est pour cette raison que le référent est toujours réel, parce qu'il est impossible à désigner<sup>21</sup>. »

Il y a une sorte de généralisation et de laïcisation de la métaphore à l'ensemble du langage, qui pose la question de ses limites. Celles-ci sont aussi celles de l'amour : « L'amour est enfant de Bohême, Il n'a jamais, jamais connu de loi... », chante Carmen : et pourtant...

Le beau roman de l'écrivain chilien Antonio Skärmeta, *Une ardente patience*<sup>22</sup>, dont un film, *Le facteur*, a été tiré, décline les variations de la métaphore de l'amour et son extension : des métaphores pour séduire d'abord et quand elles se tarissent vient la métaphore de l'amour avec l'héroïne, Beatriz. Le monde devient alors une métaphore, ce qui du coup fait perdre à l'amour en tant que tel sa particularité comme métaphore.

Rappelons que, même si c'est pour y renoncer ensuite, c'est avec la métaphore que Lacan aborde la question de l'amour dans son séminaire *Le transfert*, en tant qu'il substitue l'*erastes* à l'*eromenon*. En 1972, la première apparition du nœud borroméen sera elle-même liée à l'amour, selon une nouvelle approche de celui-ci, puisqu'il sert alors de support aux énoncés de la lettre d'amour : « Je te demande, de refuser, ce que je t'offre, parce que c'est pas ça », d'un amour que Lacan écrit alors *l'a-mur*<sup>23</sup>.

Si le Nom du père n'est pas tout métaphore, il en est de même du symptôme qui doit être envisagé comme pas tout lié à une substitution de signifiants. En lien sans doute avec une part de jouissance pas-toute phallique et à la rencontre de

la langue avec le corps, ce que Lacan appelle *lalangue*. Un réel échappe à la métaphore et s'appréhende pour le sujet comme un retour de ce qui est exclu du savoir sur lui-même. Mais si la métaphore et donc le symptôme faisaient limite symbolique au réel forclus, comment traiter du réel qui s'introduit dans la limite ?

21. *Ibid.*, p. 45-46.

22. Antonio Skärmeta, *Une ardente patience*, Paris, Le Seuil, 1987.

23. Au moment de terminer ce livre, nous avons pris connaissance de celui de Jean Allouch, *L'amour Lacan*, Paris, Epel, 2009, qui recense de façon critique l'évolution, principalement dans ses séminaires, des variations des interprétations de l'amour chez Lacan, comme les pièces d'un puzzle dessinant une sorte de nouvelle figure de l'amour appelée « l'amour Lacan ».

## 2

## Le problème d'une nomination du réel

Contrairement à ce que l'on avance souvent, c'est dans son séminaire *RSI* (1975) et non pas dans le suivant, *Le sinthome*, que Lacan jette les bases d'un nouvel abord du symptôme. Il le fait à partir d'une interrogation sur la métaphore et ses limites. Puisqu'il avait défini le symptôme comme étant une métaphore, il est conséquent qu'une question sur celle-ci retentisse sur la notion de symptôme.

La question surgit dès le début du séminaire *RSI* à partir de la contradiction que comporte la nomination du réel dans le nœud borroméen à trois<sup>1</sup>, dans la mesure où cette dernière fait intervenir le langage, le symbolique donc, qui substitue un sens à d'autres, le sens « réel » aux sens « symbolique » et « imaginaire ». La substitution constituant le préalable à toute métaphore, Lacan se demande : « Quelle est l'erre de la métaphore ? [...] Quel est le maximum admis d'écart de sens », le

1. Afin de lever tout malentendu, rappelons que le réel selon Lacan n'est pas la réalité et même qu'il s'y oppose. La réalité est un tissage d'imaginaire et de symbolique, comme le fantasme. En allemand c'est le mot *Wirklichkeit* qui lui correspond. Le réel (qui correspondrait plus à la *Realität*) est l'impossible à symboliser, hors sens, et ce qui revient à la même place. Le nœud borroméen en donne une nouvelle approche.

maximum permis entre R, S, I comme individualisant les trois ronds du nœud borroméen<sup>2</sup> ?

Tout le séminaire constitue une élaboration autour de cette question, dont la réponse survient à la fin et dont l'un des noms est le symptôme.

## DE L'ERRE

Lacan pose la question en se référant explicitement à son article de 1957 et à la définition de la métaphore par rapport à la substitution de signifiant. Cette référence ne signifie pourtant pas que la question puisse être résolue seulement en revenant à cette définition. S'il se réfère à une étape antérieure de son trajet, c'est pour s'en servir, certes, mais aussi la questionner et vérifier si elle suffit à résoudre la question au point où il en est. Or, on peut déjà affirmer qu'elle ne suffit pas, car c'est une question qui se pose dans un nouveau contexte et avec de nouveaux paradigmes. Nouveaux paradigmes qui imposent un nouveau vocabulaire. Le mot « erre » (c'est-à-dire la lancée de quelque chose quand s'arrête ce qui la propulse) en fait partie. Sa promotion dans le séminaire de l'année précédente (1973-1974) intitulé *Les non-dupes errent* nous oblige à y être attentif.

On peut supposer que l'erre de la métaphore (du père), dans *RSI*, a à voir avec celle des non dupes (errent). En effet toutes deux concernent le père, mais pas de la même façon. Les « Non dupes errent » et les « noms du père » « dans les deux cas quoique ce soit le même savoir ce n'est pas le même sens », dit Lacan à la première séance de son séminaire *Les non-dupes errent*. Il ajoute que cela fait énigme pour lui aussi<sup>3</sup>. Il y a écart de sens mais on reste dans le même savoir. Un an après (dans *RSI*), il se demande jusqu'où peut aller un écart de sens. On peut alors rajouter : en restant dans le même savoir.

Si c'est le même savoir, c'est la même erre de la métaphore. Mais alors il faudrait considérer la métaphore elle-

2. J. Lacan, *RSI*, 17 décembre 1974, inédit.

3. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, 13 novembre 1973, inédit.



## 2

## Le problème d'une nomination du réel

Contrairement à ce que l'on avance souvent, c'est dans son séminaire *RSI* (1975) et non pas dans le suivant, *Le sinthome*, que Lacan jette les bases d'un nouvel abord du symptôme. Il le fait à partir d'une interrogation sur la métaphore et ses limites. Puisqu'il avait défini le symptôme comme étant une métaphore, il est conséquent qu'une question sur celle-ci retentisse sur la notion de symptôme.

La question surgit dès le début du séminaire *RSI* à partir de la contradiction que comporte la nomination du réel dans le nœud borroméen à trois<sup>1</sup>, dans la mesure où cette dernière fait intervenir le langage, le symbolique donc, qui substitue un sens à d'autres, le sens « réel » aux sens « symbolique » et « imaginaire ». La substitution constituant le préalable à toute métaphore, Lacan se demande : « Quelle est l'erre de la métaphore ? [...] Quel est le maximum admis d'écart de sens », le

1. Afin de lever tout malentendu, rappelons que le réel selon Lacan n'est pas la réalité et même qu'il s'y oppose. La réalité est un tissage d'imaginaire et de symbolique, comme le fantasme. En allemand c'est le mot *Wirklichkeit* qui lui correspond. Le réel (qui correspondrait plus à la *Realität*) est l'impossible à symboliser, hors sens, et ce qui revient à la même place. Le nœud borroméen en donne une nouvelle approche.

maximum permis entre R, S, I comme individualisant les trois ronds du nœud borroméen<sup>2</sup> ?

Tout le séminaire constitue une élaboration autour de cette question, dont la réponse survient à la fin et dont l'un des noms est le symptôme.

## DE L'ERRE

Lacan pose la question en se référant explicitement à son article de 1957 et à la définition de la métaphore par rapport à la substitution de signifiant. Cette référence ne signifie pourtant pas que la question puisse être résolue seulement en revenant à cette définition. S'il se réfère à une étape antérieure de son trajet, c'est pour s'en servir, certes, mais aussi la questionner et vérifier si elle suffit à résoudre la question au point où il en est. Or, on peut déjà affirmer qu'elle ne suffit pas, car c'est une question qui se pose dans un nouveau contexte et avec de nouveaux paradigmes. Nouveaux paradigmes qui imposent un nouveau vocabulaire. Le mot « erre » (c'est-à-dire la lancée de quelque chose quand s'arrête ce qui la propulse) en fait partie. Sa promotion dans le séminaire de l'année précédente (1973-1974) intitulé *Les non-dupes errent* nous oblige à y être attentif.

On peut supposer que l'erre de la métaphore (du père), dans *RSI*, a à voir avec celle des non dupes (errent). En effet toutes deux concernent le père, mais pas de la même façon. Les « Non dupes errent » et les « noms du père » « dans les deux cas quoique ce soit le même savoir ce n'est pas le même sens », dit Lacan à la première séance de son séminaire *Les non-dupes errent*. Il ajoute que cela fait énigme pour lui aussi<sup>3</sup>. Il y a écart de sens mais on reste dans le même savoir. Un an après (dans *RSI*), il se demande jusqu'où peut aller un écart de sens. On peut alors rajouter : en restant dans le même savoir.

Si c'est le même savoir, c'est la même erre de la métaphore. Mais alors il faudrait considérer la métaphore elle-

2. J. Lacan, *RSI*, 17 décembre 1974, inédit.

3. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, 13 novembre 1973, inédit.

même comme une erreur, si on se réfère à l'étymologie qui résulte d'une convergence de *error*, *iterare* (répéter, cela a donné *itération*) et de *itinerare* (voyager, d'où vient *itinéraire*).

À partir de là, Lacan oppose la vie conçue comme un voyage, qui est l'erreur de celui qui veut rester non dupe, à la structure telle que la définit Freud à la fin de la *Traumdeutung*. Il s'agit de la répétition, de l'indestructibilité du désir (*unzerstörbaren Wunsch*), toujours le même à l'image (*zum Ebenbild*) du passé. Lacan propose « une éthique qui se fonderait sur le refus d'être non dupe, sur la façon d'être toujours plus fortement dupe de ce savoir, de cet inconscient qui est en fin de compte notre seul lot de savoir<sup>4</sup> ».

Comment entendre dès lors le rapprochement qu'il y a lieu de faire entre l'erre de la métaphore et l'erre du non dupe ? Ne joue-t-il pas sur l'équivoque du mot « erre » ? Il y a une erre du voyage et une erre de la répétition, donc de la structure. L'erre, l'erreur du voyage, est le lot de celui qui ne veut pas être dupe de l'erre (la répétition) de la structure, de la structure de la métaphore, de celle des noms du père. « Le non dupe de nom de nom de nom du père, le non dupe erre<sup>5</sup>. »

Être dupe de la métaphore, c'est être dupe de son erre. Le sujet est pris dans l'équivoque de deux erres, celle de *l'iterare*, la structure, et celle de *l'itinerare*, le voyage.

Les trajets du phobique, et l'on pense au petit Hans bien sûr, son erre, délimitent l'objet de son angoisse, l'objet de l'erre métaphorique qu'il représente. Il n'est que partiellement non dupe de la structure du Nom du père, puisque celle-ci se retrouve dans la fonction supplétive de l'objet phobique.

Chez les autistes, les deux sortes d'erres paraissent plus en conflit. Ils ne se déplacent pas dans l'erre de la métaphore, puisqu'ils ne parlent pas, ou très peu, et pourtant leurs trajets, justement répétitifs, ne sont pas sans consistance, cohérence, et par ailleurs leur comportement et leur gestuelle induisent

4. *Ibid.*, 13 novembre 1973.

5. J. Lacan, *RSI*, 11 mars 1975, inédit.

les métaphores. C'est ce qu'a montré Fernand Deligny dans son œuvre imposante et en particulier avec sa pratique de cartes de « lignes d'erre » des trajets coutumiers des enfants autistes avec qui il vivait dans les Cévennes<sup>6</sup>. C'est lui qui, d'ailleurs, juste avant Lacan, a introduit ce mot dans le vocabulaire « clinique » (il a commencé à les tracer vers 1969 et les publier vers 1972), en se référant à son étymologie, et il n'est pas du tout impossible que ce fût une des raisons de la reprise de ce mot dans *Les non-dupes errent*.

Les lignes d'erre tracées par Deligny sont comme la réplique visuelle des ronds tracés par l'enfant autiste, « en vacance de parole ». Elles sont comme l'écriture de cet être de réseau, dont les nœuds font repère, dans lequel les adultes sont impliqués avec l'enfant ; elles sont l'expression d'un nous, là où manque le réflexif « se ». Les lignes d'erre tentent de nous apprendre à voir ce qui ne nous regarde pas, et à nous dépendre de notre moi. « Pourquoi ces cartes ? Pour raviver cette mémoire psychotique que nous avons tous, pour voir ce que le regard ne peut plus voir : le balancement de Janmari qui se fait aux nœuds des trajets du coutumier, la redécouverte par un enfant d'un endroit passant près de la rivière<sup>7</sup>. »

Ces lignes ne sont pas des chemins mais des trajets réitérés sans queue ni tête, qui par leurs superpositions, révèlent cependant des points nœuds qui les aimantent. Ce sont des « lignes d'existence » (terme de Deligny qui anticipe encore une fois celui de Lacan), de ce qui en apparaît ; elles forment une ébauche d'écriture, arachnéenne, là où il y a vacance du langage (Deligny ne faisant pas la différence entre parole et langage).

Les autistes, non dupes de la métaphore, errent mais pas n'importe comment. Dans l'après-coup, cette erre révèle des trajets aimantés par certains lieux (l'eau), moments, gestes et postures du corps (balancements). Ces lignes d'erre sont

6. F. Deligny, *Œuvres*, Paris, L'Arachnéen, édition établie et présentée par Sandra Alvarez de Toledo, 2007.

7. *Ibid.*, p. 852.

même comme une erreur, si on se réfère à l'étymologie qui résulte d'une convergence de *error*, *iterare* (répéter, cela a donné *itération*) et de *itinerare* (voyager, d'où vient *itinéraire*).

À partir de là, Lacan oppose la vie conçue comme un voyage, qui est l'erreur de celui qui veut rester non dupe, à la structure telle que la définit Freud à la fin de la *Traumdeutung*. Il s'agit de la répétition, de l'indestructibilité du désir (*unzerstörbaren Wunsch*), toujours le même à l'image (*zum Ebenbild*) du passé. Lacan propose « une éthique qui se fonderait sur le refus d'être non dupe, sur la façon d'être toujours plus fortement dupe de ce savoir, de cet inconscient qui est en fin de compte notre seul lot de savoir<sup>4</sup> ».

Comment entendre dès lors le rapprochement qu'il y a lieu de faire entre l'erre de la métaphore et l'erre du non dupe ? Ne joue-t-il pas sur l'équivoque du mot « erre » ? Il y a une erre du voyage et une erre de la répétition, donc de la structure. L'erre, l'erreur du voyage, est le lot de celui qui ne veut pas être dupe de l'erre (la répétition) de la structure, de la structure de la métaphore, de celle des noms du père. « Le non dupe de nom de nom de nom du père, le non dupe erre<sup>5</sup>. »

Être dupe de la métaphore, c'est être dupe de son erre. Le sujet est pris dans l'équivoque de deux erres, celle de *l'iterare*, la structure, et celle de *l'itinerare*, le voyage.

Les trajets du phobique, et l'on pense au petit Hans bien sûr, son erre, délimitent l'objet de son angoisse, l'objet de l'erre métaphorique qu'il représente. Il n'est que partiellement non dupe de la structure du Nom du père, puisque celle-ci se retrouve dans la fonction supplétive de l'objet phobique.

Chez les autistes, les deux sortes d'erres paraissent plus en conflit. Ils ne se déplacent pas dans l'erre de la métaphore, puisqu'ils ne parlent pas, ou très peu, et pourtant leurs trajets, justement répétitifs, ne sont pas sans consistance, cohérence, et par ailleurs leur comportement et leur gestuelle induisent

4. *Ibid.*, 13 novembre 1973.

5. J. Lacan, *RSI*, 11 mars 1975, inédit.

les métaphores. C'est ce qu'a montré Fernand Deligny dans son œuvre imposante et en particulier avec sa pratique de cartes de « lignes d'erre » des trajets coutumiers des enfants autistes avec qui il vivait dans les Cévennes<sup>6</sup>. C'est lui qui, d'ailleurs, juste avant Lacan, a introduit ce mot dans le vocabulaire « clinique » (il a commencé à les tracer vers 1969 et les publier vers 1972), en se référant à son étymologie, et il n'est pas du tout impossible que ce fût une des raisons de la reprise de ce mot dans *Les non-dupes errent*.

Les lignes d'erre tracées par Deligny sont comme la réplique visuelle des ronds tracés par l'enfant autiste, « en vacance de parole ». Elles sont comme l'écriture de cet être de réseau, dont les nœuds font repère, dans lequel les adultes sont impliqués avec l'enfant ; elles sont l'expression d'un nous, là où manque le réflexif « se ». Les lignes d'erre tentent de nous apprendre à voir ce qui ne nous regarde pas, et à nous dépendre de notre moi. « Pourquoi ces cartes ? Pour raviver cette mémoire psychotique que nous avons tous, pour voir ce que le regard ne peut plus voir : le balancement de Janmari qui se fait aux nœuds des trajets du coutumier, la redécouverte par un enfant d'un endroit passant près de la rivière<sup>7</sup>. »

Ces lignes ne sont pas des chemins mais des trajets réitérés sans queue ni tête, qui par leurs superpositions, révèlent cependant des points nœuds qui les aimantent. Ce sont des « lignes d'existence » (terme de Deligny qui anticipe encore une fois celui de Lacan), de ce qui en apparaît ; elles forment une ébauche d'écriture, arachnéenne, là où il y a vacance du langage (Deligny ne faisant pas la différence entre parole et langage).

Les autistes, non dupes de la métaphore, errent mais pas n'importe comment. Dans l'après-coup, cette erre révèle des trajets aimantés par certains lieux (l'eau), moments, gestes et postures du corps (balancements). Ces lignes d'erre sont

6. F. Deligny, *Œuvres*, Paris, L'Arachnéen, édition établie et présentée par Sandra Alvarez de Toledo, 2007.

7. *Ibid.*, p. 852.

comme des bouts de ronds d'un nœud borroméen défait, dont les anneaux sont épars, réduits à leur ligne d'existence. Symbolique et imaginaire deviennent réels, impossible à articuler, réduits à du symboliquement réel et de l'imaginairement réel.

#### COMMENT PARLER DU RÉEL ? IL Y A DEUX RÉELS

Après ce détour, qui s'inscrit lui-même dans l'erre de la métaphore, revenons à la question de Lacan au début de *RSI*. Lacan y énonce la difficulté de parler du réel.

Le nœud borroméen à trois est un réel qui consiste en ce qu'ils soient trois ronds. Le trois est premier pour donner consistance à un nœud borroméen, dans la mesure où ce n'est qu'à partir de trois qu'ils tiennent ensemble sans être enchaînés deux à deux. Il faut du trois pour commencer à compter un, et c'est ce caractère premier du trois qui constitue le réel du nœud. Lacan ne cesse de le marteler dans *Les non-dupes errent* : « Qu'ils soient trois c'est à cela que tient le réel [...] le réel, non pas qu'il soit troisième mais qu'à eux tous ils fassent trois C'est tout ce qu'ils ont de réel, rien de plus [...] Triple est le réel<sup>8</sup> [...] » Dans *RSI*, il réitère l'affirmation : « Comment se fait-il, c'est la question que je pose de vous apporter la réponse, que le réel ne commence qu'au chiffre trois<sup>9</sup> ? » Notons toutefois que le trois sert aussi à imaginer le nœud borroméen dans la mesure où il le rapporte aux trois dimensions de l'espace euclidien.

Le réel, c'est le trois d'avant le nouage. Trois anneaux qui ne sont pas enchaînés, trois anneaux libres l'un de l'autre, séparés ou même empilés, c'est du réel car il est impossible d'en savoir quelque chose.



Figure 1. Trois anneaux séparés puis empilés et noués borroméennement

Le nœud borroméen qui les rassemble, qui les noue de ne pas les nouer, est une première approche de ce réel. On croit l'avoir saisi mais alors il fait surgir une difficulté de nommer ce réel. En donnant le nom de réel à l'un des anneaux, ou les trois quand on parle du réel du nœud, on sort du réel car on lui donne un sens, on le fait entrer dans la chaîne des substitués associatifs (imaginaire, symbolique...) sur l'axe saussurien vertical des successivités qui s'oppose à l'axe horizontal des simultanités<sup>10</sup>. Le réel s'inscrit ainsi dans un écart de sens avec d'autres termes, il se substitue à d'autres sens, il devient métaphorique.

Il y a donc une contradiction, car ce qui caractérise le réel, c'est précisément d'être « l'expulsé du sens<sup>11</sup> ». Dans la mise à plat du nœud borroméen, le sens est hors champ du réel, dans le champ de recouvrement du symbolique et de l'imaginaire.

Il en résulte qu'à vouloir nommer le réel on en fait un élément métaphorique, symbolique. Soit un élément du langage alors qu'il se situe plutôt du côté de la langue, « mode de parler » issu de la lallation, en coalescence avec la jouissance du corps. En nommant le réel, on l'efface du même coup, on s'en interdit l'accès.

Comment sortir de ce dilemme ? Il s'agit de la question portée par celle sur l'erre de la métaphore, qu'on peut dès lors entendre celle de l'R de la métaphore. Comment accéder à l'R dans l'erre de la métaphore ?

8. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, 15 janvier 1974, inédit.

9. J. Lacan, *RSI*, 18 mars 1975, inédit.

10. F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Ed. Tullio de Mauro, Paris, Payot, 1978, p. 115 et p. 170.

11. J. Lacan, *RSI*, 11 mars 1975.

comme des bouts de ronds d'un nœud borroméen défait, dont les anneaux sont épars, réduits à leur ligne d'existence. Symbolique et imaginaire deviennent réels, impossible à articuler, réduits à du symboliquement réel et de l'imaginairement réel.

#### COMMENT PARLER DU RÉEL ? IL Y A DEUX RÉELS

Après ce détour, qui s'inscrit lui-même dans l'erre de la métaphore, revenons à la question de Lacan au début de *RSI*. Lacan y énonce la difficulté de parler du réel.

Le nœud borroméen à trois est un réel qui consiste en ce qu'ils soient trois ronds. Le trois est premier pour donner consistance à un nœud borroméen, dans la mesure où ce n'est qu'à partir de trois qu'ils tiennent ensemble sans être enchaînés deux à deux. Il faut du trois pour commencer à compter un, et c'est ce caractère premier du trois qui constitue le réel du nœud. Lacan ne cesse de le marteler dans *Les non-dupes errent* : « Qu'ils soient trois c'est à cela que tient le réel [...] le réel, non pas qu'il soit troisième mais qu'à eux tous ils fassent trois C'est tout ce qu'ils ont de réel, rien de plus [...] Triple est le réel<sup>8</sup> [...] » Dans *RSI*, il réitère l'affirmation : « Comment se fait-il, c'est la question que je pose de vous apporter la réponse, que le réel ne commence qu'au chiffre trois<sup>9</sup> ? » Notons toutefois que le trois sert aussi à imaginer le nœud borroméen dans la mesure où il le rapporte aux trois dimensions de l'espace euclidien.

Le réel, c'est le trois d'avant le nouage. Trois anneaux qui ne sont pas enchaînés, trois anneaux libres l'un de l'autre, séparés ou même empilés, c'est du réel car il est impossible d'en savoir quelque chose.



Figure 1. Trois anneaux séparés puis empilés et noués borroméennement

Le nœud borroméen qui les rassemble, qui les noue de ne pas les nouer, est une première approche de ce réel. On croit l'avoir saisi mais alors il fait surgir une difficulté de nommer ce réel. En donnant le nom de réel à l'un des anneaux, ou les trois quand on parle du réel du nœud, on sort du réel car on lui donne un sens, on le fait entrer dans la chaîne des substitués associatifs (imaginaire, symbolique...) sur l'axe saussurien vertical des successivités qui s'oppose à l'axe horizontal des simultanités<sup>10</sup>. Le réel s'inscrit ainsi dans un écart de sens avec d'autres termes, il se substitue à d'autres sens, il devient métaphorique.

Il y a donc une contradiction, car ce qui caractérise le réel, c'est précisément d'être « l'expulsé du sens<sup>11</sup> ». Dans la mise à plat du nœud borroméen, le sens est hors champ du réel, dans le champ de recouvrement du symbolique et de l'imaginaire.

Il en résulte qu'à vouloir nommer le réel on en fait un élément métaphorique, symbolique. Soit un élément du langage alors qu'il se situe plutôt du côté de la langue, « mode de parler » issu de la lallation, en coalescence avec la jouissance du corps. En nommant le réel, on l'efface du même coup, on s'en interdit l'accès.

Comment sortir de ce dilemme ? Il s'agit de la question portée par celle sur l'erre de la métaphore, qu'on peut dès lors entendre celle de l'R de la métaphore. Comment accéder à l'R dans l'erre de la métaphore ?

8. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, 15 janvier 1974, inédit.

9. J. Lacan, *RSI*, 18 mars 1975, inédit.

10. F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Ed. Tullio de Mauro, Paris, Payot, 1978, p. 115 et p. 170.

11. J. Lacan, *RSI*, 11 mars 1975.

La façon dont nous essayons de reformuler la question de Lacan fait apparaître une sorte de dédoublement de l'abord du réel, entre le réel du trois borroméen et le réel aux confins du symbolique. Le terme est équivoque, une fois de plus. D'une part, il y a un des trois ronds du nœud borroméen à trois qui est nommé réel. Ce qui le fait basculer dans le symbolique et l'erre de la métaphore. D'autre part, il y a le réel qui tient au caractère premier du trois borroméen, donc à la consistance de nœud comme tel, sans qu'aucun des trois ronds soit différencié. Celui-là est le vrai réel, l'R, celui où « triple est le réel », car les trois sont strictement équivalents du point de vue de la coupure, la substitution entre eux n'est pas limitée par une chaîne de deux, R, S, I, ne se différencient plus comme sens.

Le problème est que ce réel-là on ne peut l'approcher hors langage, sauf peut-être à s'identifier à lui, mais c'est alors au prix de ne pouvoir rien en dire ni en savoir quelque chose.

Si l'on veut résoudre ce dilemme il faut donc trouver une solution qui permette de distinguer réel, symbolique et imaginaire et en même temps permette de ne pas les distinguer. Il faut ne pas les distinguer pour les distinguer. Il faut les maintenir hors sens, équivalents, non enchaînés, et pouvoir en dire quelque chose. Cette difficulté va courir tout au long de *RSI*.

N(H)OMMER, DIT-IL

La solution que Lacan trouve à ce qui pourrait passer pour la quadrature du cercle, est celle d'un quatrième cercle, faisant un nœud borroméen à quatre. On « part d'une disjonction conçue comme originaire du symbolique, de l'imaginaire et du réel<sup>12</sup> ». Or, « ce n'est que parce qu'elles [les lettres R, S, I] sont trois qu'il y en a un qui est le réel. Lequel, laquelle de ces trois lettres mérite-t-elle ce titre de réel ? » Lacan conclut : « De trois consistances on ne sait jamais laquelle est réelle, c'est bien pour ça qu'il faut qu'ils soient

12. *Ibid.*, 11 février 1975.

quatre<sup>13</sup> », « c'est à savoir que sans le quatrième rien n'est à proprement parler mis en évidence de ce qu'est vraiment le nœud borroméen<sup>14</sup> ». Puisque les trois ronds sont équivalents, donc non distinguables, il faut le marquage, l'indexation en quelque sorte, de l'un d'entre eux par un quatrième pour l'identifier, lui donner un sens. Ce marquage, c'est la nomination prise comme dimension borroméenne à part entière, donc rajoutée comme quatrième rond. Dans un nœud à quatre, deux couples de deux anneaux se forment, de sorte que chacun des trois premiers peut être mis en relation avec celui de la nomination.



Figure 2. Trois anneaux séparés et empilés retenus par un quatrième : le nœud borroméen à quatre

Le comptage d'un quatrième rond borroméen résout en partie la contradiction de la nomination du réel car il fait coexister un réel triple, hors sens, de trois anneaux dénoués, et une dimension de nomination donnant du sens (imaginaire, symbolique, réel) de façon telle que *chacun* des anneaux peut être porteur de cette fonction de nomination, être nommé et nommant.

Le quatrième rond du nœud borroméen ajoute une dimension de mise à plat, celle de l'acte de nommer<sup>15</sup> :

13. *Ibid.*, 15 avril 1975.

14. *Ibid.*, 13 mai 1975.

15. Les deux mathématiciens fondateurs de l'École de Moscou, Egorov et Luzin, adhéraient à l'Église dissidente des adorateurs du nom. « Dieu ne peut être défini mais il peut être nommé. Son nom participe alors de son existence et peut nourrir la prière, la plus divine de toutes les vertus. Nommer n'est pas définir, mais c'est une opération suffisamment riche de sens pour entraîner l'existence, au niveau humain le plus haut. Les auteurs de *Naming Infinity* observent alors qu'on trouve des considérations symétriques dans les débats animés des trois fondateurs de l'École de Paris, Borel, Baire et Lebesgue, au début du XX<sup>e</sup> siècle. » Jean-Michel Kantor, « Religions et mathématiques », *La quinzaine littéraire*, n° 996, 16-31 juillet 2009.

La façon dont nous essayons de reformuler la question de Lacan fait apparaître une sorte de dédoublement de l'abord du réel, entre le réel du trois borroméen et le réel aux confins du symbolique. Le terme est équivoque, une fois de plus. D'une part, il y a un des trois ronds du nœud borroméen à trois qui est nommé réel. Ce qui le fait basculer dans le symbolique et l'erre de la métaphore. D'autre part, il y a le réel qui tient au caractère premier du trois borroméen, donc à la consistance de nœud comme tel, sans qu'aucun des trois ronds soit différencié. Celui-là est le vrai réel, l'R, celui où « triple est le réel », car les trois sont strictement équivalents du point de vue de la coupure, la substitution entre eux n'est pas limitée par une chaîne de deux, R, S, I, ne se différencient plus comme sens.

Le problème est que ce réel-là on ne peut l'approcher hors langage, sauf peut-être à s'identifier à lui, mais c'est alors au prix de ne pouvoir rien en dire ni en savoir quelque chose.

Si l'on veut résoudre ce dilemme il faut donc trouver une solution qui permette de distinguer réel, symbolique et imaginaire et en même temps permette de ne pas les distinguer. Il faut ne pas les distinguer pour les distinguer. Il faut les maintenir hors sens, équivalents, non enchaînés, et pouvoir en dire quelque chose. Cette difficulté va courir tout au long de *RSI*.

N(H)OMMER, DIT-IL

La solution que Lacan trouve à ce qui pourrait passer pour la quadrature du cercle, est celle d'un quatrième cercle, faisant un nœud borroméen à quatre. On « part d'une disjonction conçue comme originaire du symbolique, de l'imaginaire et du réel<sup>12</sup> ». Or, « ce n'est que parce qu'elles [les lettres R, S, I] sont trois qu'il y en a un qui est le réel. Lequel, laquelle de ces trois lettres mérite-t-elle ce titre de réel ? » Lacan conclut : « De trois consistances on ne sait jamais laquelle est réelle, c'est bien pour ça qu'il faut qu'ils soient

12. *Ibid.*, 11 février 1975.

quatre<sup>13</sup> », « c'est à savoir que sans le quatrième rien n'est à proprement parler mis en évidence de ce qu'est vraiment le nœud borroméen<sup>14</sup> ». Puisque les trois ronds sont équivalents, donc non distinguables, il faut le marquage, l'indexation en quelque sorte, de l'un d'entre eux par un quatrième pour l'identifier, lui donner un sens. Ce marquage, c'est la nomination prise comme dimension borroméenne à part entière, donc rajoutée comme quatrième rond. Dans un nœud à quatre, deux couples de deux anneaux se forment, de sorte que chacun des trois premiers peut être mis en relation avec celui de la nomination.



Figure 2. Trois anneaux séparés et empilés retenus par un quatrième : le nœud borroméen à quatre

Le comptage d'un quatrième rond borroméen résout en partie la contradiction de la nomination du réel car il fait coexister un réel triple, hors sens, de trois anneaux dénoués, et une dimension de nomination donnant du sens (imaginaire, symbolique, réel) de façon telle que *chacun* des anneaux peut être porteur de cette fonction de nomination, être nommé et nommant.

Le quatrième rond du nœud borroméen ajoute une dimension de mise à plat, celle de l'acte de nommer<sup>15</sup> :

13. *Ibid.*, 15 avril 1975.

14. *Ibid.*, 13 mai 1975.

15. Les deux mathématiciens fondateurs de l'École de Moscou, Egorov et Luzin, adhéraient à l'Église dissidente des adorateurs du nom. « Dieu ne peut être défini mais il peut être nommé. Son nom participe alors de son existence et peut nourrir la prière, la plus divine de toutes les vertus. Nommer n'est pas définir, mais c'est une opération suffisamment riche de sens pour entraîner l'existence, au niveau humain le plus haut. Les auteurs de *Naming Infinity* observent alors qu'on trouve des considérations symétriques dans les débats animés des trois fondateurs de l'École de Paris, Borel, Baire et Lebesgue, au début du XX<sup>e</sup> siècle. » Jean-Michel Kantor, « Religions et mathématiques », *La quinzaine littéraire*, n° 996, 16-31 juillet 2009.

« Nommer, qu'aussi bien vous pourriez écrire *n'hommer*, nommer, dire, est un acte. Ce par quoi dire est un acte, c'est d'ajouter une dimension de mise à plat<sup>16</sup>. »

Le quatrième rond présentifiant l'existence d'une dimension *nommante* à part entière rend compatible et comptable le sens métaphorique du réel avec sa nature triple hors sens. La nomination respecte le « lien énigmatique » d'un trois premier en même temps qu'elle donne un sens. Elle nomme *une relation*. Comme quatrième rond, la nomination est incluse dans le réel du nœud. Elle nomme le réel en préservant la triplicité qui le fonde. La nomination dont il s'agit ici n'est pas la même que la nomination métaphorique. Elle renvoie à ce qu'on peut appeler un écart du dire au dit, selon une déclaration privée de Guy-Félix Duportail qui se réfère lui-même à *L'étourdit* où cette distinction apparaît. Le dire est un acte de coupure qui comporte une dimension réelle, et le dit se situe du côté du symbolique avec le mi-dit de la vérité.

La *n'homination* ici est événement de dire, acte contingent, associé à l'ex-sistence. *N'hommer*, comme l'écrit Lacan, est une nomination qui implique le dédoublement du réel.

Dans le nœud à quatre, trois des anneaux sont complètement libres l'un de l'autre, indépendamment même de la coupure de l'un d'entre eux, ils ne sont reliés que par un quatrième. L'impossible de leur dénouage est présent en même temps que la possibilité d'en dire quelque chose. Le quatrième rond explicite, dit Lacan, ce qui était implicite dans le nœud à trois mais ne pouvait être dit sans réduire le réel à la métaphore.

Le réel est bien dédoublé entre celui hors sens et hors nomination de la nodalité et celui de la nomination du sens de réel, distinct de symbolique et imaginaire. Le réel du trois est l'impossible car il ne s'aborde que par le quatre et qu'il est un trois non enchaîné, dont on ne peut parler que parce qu'il y a un quatrième, n'importe lequel, qui les fait tenir ensemble, ce quatrième étant lui-même dans une relation borroméenne aux autres.

16. J. Lacan, *RSI*, 18 mars 1975.

Avec la quatrième dimension supplémentaire de la nomination, et inhérente à celle-ci même, il y a conjonction-disjonction d'un sens du réel et du réel hors-sens. Le quatre nommant assume l'impossible conjonction d'une disjonction. *Il est un lien de séparation*<sup>17</sup>.

La redéfinition du symptôme qui découle de ce lien de séparation constitue l'une des conséquences de la solution de la contradiction soulevée par la nomination du réel, la solution de l'adjonction d'une quatrième consistance au nœud borroméen. Avant d'y venir, examinons quelques autres implications de cette solution.

17. Nous appelons ainsi le nœud qui résulte d'une coupure de surface, tel le nœud de trèfle par coupure d'un tore ou d'une bande de Moëbius à trois demi-torsions, voire le nœud borroméen par coupure d'un triple tore.



« Nommer, qu'aussi bien vous pourriez écrire *n'hommer*, nommer, dire, est un acte. Ce par quoi dire est un acte, c'est d'ajouter une dimension de mise à plat<sup>16</sup>. »

Le quatrième rond présentifiant l'existence d'une dimension *nommante* à part entière rend compatible et comptable le sens métaphorique du réel avec sa nature triple hors sens. La nomination respecte le « lien énigmatique » d'un trois premier en même temps qu'elle donne un sens. Elle nomme *une relation*. Comme quatrième rond, la nomination est incluse dans le réel du nœud. Elle nomme le réel en préservant la triplicité qui le fonde. La nomination dont il s'agit ici n'est pas la même que la nomination métaphorique. Elle renvoie à ce qu'on peut appeler un écart du dire au dit, selon une déclaration privée de Guy-Félix Duportail qui se réfère lui-même à *L'étourdit* où cette distinction apparaît. Le dire est un acte de coupure qui comporte une dimension réelle, et le dit se situe du côté du symbolique avec le mi-dit de la vérité.

La *n'homination* ici est événement de dire, acte contingent, associé à l'ex-sistence. *N'hommer*, comme l'écrit Lacan, est une nomination qui implique le dédoublement du réel.

Dans le nœud à quatre, trois des anneaux sont complètement libres l'un de l'autre, indépendamment même de la coupure de l'un d'entre eux, ils ne sont reliés que par un quatrième. L'impossible de leur dénouage est présent en même temps que la possibilité d'en dire quelque chose. Le quatrième rond explicite, dit Lacan, ce qui était implicite dans le nœud à trois mais ne pouvait être dit sans réduire le réel à la métaphore.

Le réel est bien dédoublé entre celui hors sens et hors nomination de la nodalité et celui de la nomination du sens de réel, distinct de symbolique et imaginaire. Le réel du trois est l'impossible car il ne s'aborde que par le quatre et qu'il est un trois non enchaîné, dont on ne peut parler que parce qu'il y a un quatrième, n'importe lequel, qui les fait tenir ensemble, ce quatrième étant lui-même dans une relation borroméenne aux autres.

16. J. Lacan, *RSI*, 18 mars 1975.

Avec la quatrième dimension supplémentaire de la nomination, et inhérente à celle-ci même, il y a conjonction-disjonction d'un sens du réel et du réel hors-sens. Le quatre nommant assume l'impossible conjonction d'une disjonction. *Il est un lien de séparation*<sup>17</sup>.

La redéfinition du symptôme qui découle de ce lien de séparation constitue l'une des conséquences de la solution de la contradiction soulevée par la nomination du réel, la solution de l'adjonction d'une quatrième consistance au nœud borroméen. Avant d'y venir, examinons quelques autres implications de cette solution.

17. Nous appelons ainsi le nœud qui résulte d'une coupure de surface, tel le nœud de trèfle par coupure d'un tore ou d'une bande de Möbius à trois demi-torsions, voire le nœud borroméen par coupure d'un triple tore.

## 3

## L'ex-sistence du nœud borroméen

En même temps qu'il s'achemine vers la résolution du problème posé par la nomination du réel, Lacan s'implique dans l'exploration du nouage borroméen et de ses correspondances pour la psychanalyse, d'où prend sens la fonction de nomination qui excède le sens.

## L'EXISTENCE, LA CONSISTANCE, LE TROU DE R, S, I

L'effort pour conjoindre l'impossible du trois et la nomination d'un sens fait voler en éclats l'identité à soi de chacun des ronds.

Trois nouveaux termes décrivent un rond : le trou, la consistance, l'existence ou ex-sistence. Le trou, « inviolable » (car ne faisant pas chaîne), correspond au refoulé originaire (l'*Urverdrangung* postulé par Freud). La consistance désigne la cohérence et la matérialité du rond qui entoure le trou. Quant à l'existence, elle désigne ce qui tourne autour de la consistance, ce qui fait intervalle entre deux consistances, où il y a « trente-six façons de se nouer<sup>1</sup> ». « L'existence appar-

tient à ce champ qui est si je puis dire supposé par la rupture elle-même<sup>2</sup>. »



Figure 1. Le trou, la consistance, l'existence

Elle est souvent représentée par le champ résultant de la transformation du rond en droite infinie, par rupture d'une consistance. Dans un premier temps, avant de leur donner une consistance propre, Lacan identifie à l'ouverture des champs du symbolique, de l'imaginaire et du réel respectivement le symptôme, l'inhibition, l'angoisse<sup>3</sup> :

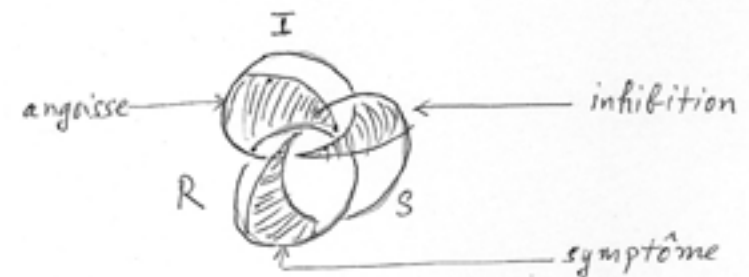


Figure 2

Trou, consistance, ex-sistence sont donc des termes qui définissent chacun des ronds et sont impliqués dans leur écriture. Lacan procède à l'élévation à la puissance deux de ces termes dans la mesure où chacun est lui-même mis en correspondance avec l'un des sens imaginaire, symbolique, réel : le réel avec l'existence, le trou avec le symbolique, la consistance avec l'imaginaire. Imaginaire, symbolique, réel n'ont donc

2. *Ibid.*, 18 février 1975.

3. *Ibid.*, 10 décembre 1974 et « La Troisième » (1974), *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, Paris, 1975.

1. J. Lacan, *RSI*, 13 janvier 1975, inédit.

## 3

## L'ex-sistence du nœud borroméen

En même temps qu'il s'achemine vers la résolution du problème posé par la nomination du réel, Lacan s'implique dans l'exploration du nouage borroméen et de ses correspondances pour la psychanalyse, d'où prend sens la fonction de nomination qui excède le sens.

## L'EXISTENCE, LA CONSISTANCE, LE TROU DE R, S, I

L'effort pour conjoindre l'impossible du trois et la nomination d'un sens fait voler en éclats l'identité à soi de chacun des ronds.

Trois nouveaux termes décrivent un rond : le trou, la consistance, l'existence ou ex-sistence. Le trou, « inviolable » (car ne faisant pas chaîne), correspond au refoulé originaire (l'*Urverdrangung* postulé par Freud). La consistance désigne la cohérence et la matérialité du rond qui entoure le trou. Quant à l'existence, elle désigne ce qui tourne autour de la consistance, ce qui fait intervalle entre deux consistances, où il y a « trente-six façons de se nouer<sup>1</sup> ». « L'existence appar-

tient à ce champ qui est si je puis dire supposé par la rupture elle-même<sup>2</sup>. »



Figure 1. Le trou, la consistance, l'existence

Elle est souvent représentée par le champ résultant de la transformation du rond en droite infinie, par rupture d'une consistance. Dans un premier temps, avant de leur donner une consistance propre, Lacan identifie à l'ouverture des champs du symbolique, de l'imaginaire et du réel respectivement le symptôme, l'inhibition, l'angoisse<sup>3</sup> :

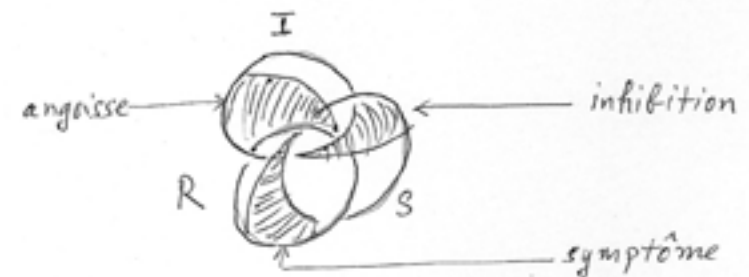


Figure 2

Trou, consistance, ex-sistence sont donc des termes qui définissent chacun des ronds et sont impliqués dans leur écriture. Lacan procède à l'élévation à la puissance deux de ces termes dans la mesure où chacun est lui-même mis en correspondance avec l'un des sens imaginaire, symbolique, réel : le réel avec l'existence, le trou avec le symbolique, la consistance avec l'imaginaire. Imaginaire, symbolique, réel n'ont donc

2. *Ibid.*, 18 février 1975.

3. *Ibid.*, 10 décembre 1974 et « La Troisième » (1974), *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, Paris, 1975.

1. J. Lacan, *RSI*, 13 janvier 1975, inédit.